

Inédit : quand le grand philosophe disparu pensait à voix haute

LE « JE ME SOUVIENS »

Il y a deux ans, l'auteur de « Mille Plateaux » – son livre préféré – s'était confié à notre collaborateur Didier Eribon. Il évoqua des grandes figures intellectuelles – Sartre, Canguilhem, Lacan et Marx – et aussi les enjeux de son gai travail de philosophe. Voici des extraits de ces propos inédits

ECRIRE Je n'écris pas contre quelqu'un ou quelque chose. Pour moi, écrire est un geste absolument positif : c'est dire ce qu'on admire et non pas combattre ce qu'on déteste. Ecrire pour dénoncer, c'est le plus bas niveau d'écrire.

En revanche, il est vrai qu'écrire implique qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans l'état de la question qu'on souhaite aborder. Qu'on n'est pas satisfait. Je dirais donc : j'écris contre l'idée toute faite. On écrit toujours contre les idées toutes faites.

SARTRE Sartre a été tout pour moi. Sartre a été quelque chose de phénoménal. Pendant l'Occupation, c'était une manière d'exister dans le domaine spirituel. Les gens qui lui reprochent d'avoir fait jouer ses pièces sous l'Occupation, c'est qu'ils ne les ont pas lues. Faire jouer « les Mouches », il faudrait comparer ça avec Verdi se faisant jouer devant les Autrichiens. Tous les Italiens comprenaient et criaient bravo. Ils savaient que c'était un acte de résistance. C'est exactement la même situation pour Sartre.

« L'Être et le Néant », c'était comme une bombe. Et là, non pas comme pour « les Mouches » parce qu'on y aurait vu directement un acte de résistance. Mais parce que c'était un éblouissement. Tout un livre, énorme, de pensée nouvelle. Quel choc ! Je l'ai lu à sa parution. Je me souviens, j'étais avec Tournier, nous étions allés l'acheter. Et nous l'avons dévoré. Sartre a obsédé les gens de ma génération. Il écrivait des romans, du théâtre, alors tout le monde voulait faire des romans ou du théâtre. Tout le monde l'imitait. Ou bien était jaloux, irrité... Moi, il me fascinait. J'ai été fasciné par Sartre. Et pour moi, il y a une nouveauté de Sartre qui ne se perdra jamais, une nouveauté pour toujours.

C'est comme Bergson. On ne peut pas lire un grand auteur sans retrouver chez lui une nouveauté éternelle. Et si aujourd'hui on traite Sartre ou Bergson comme des auteurs dépassés, c'est parce qu'on ne sait pas retrouver la nouveauté qu'ils ont eue à leur époque. Et les deux ne font qu'un : si on ne sait pas retrouver la nouveauté d'un auteur à son époque, on rate aussi l'éternelle nouveauté qu'il porte en lui. On ne sait plus retrouver ce qu'il est pour toujours. Alors c'est le règne des copieurs, qui sont les premiers à rejeter dans le passé ceux qu'ils ont copiés.

CANGUILHEM Quand j'ai passé le concours d'entrée à Normale sup, c'est Canguilhem qui m'a fait passer l'oral de philosophie. Il m'a mis une bonne note, mais qui n'était pas suffisante pour rattraper mon retard dans les autres matières. J'ai été recalé, mais j'ai obtenu ce qu'on appelait une bourse d'agrégation. Comme c'était déjà la décentralisation, la bourse était attribuée pour une université de province. Jean Hyppolite, qui avait été mon professeur de khâgne et qui m'aimait beaucoup, m'a dit : venez à Strasbourg. Il y avait été nommé après avoir terminé sa thèse sur Hegel. Je ne m'y suis pas installé. J'allais à Strasbourg une fois par trimestre, pour toucher ma bourse. Et là, j'assistais aux cours de Canguilhem. Il nous parlait d'auteurs qu'on ne connaissait pas, dont on n'avait jamais entendu parler.

Quand j'allais à Strasbourg, comme je n'y habitais pas, je le voyais beaucoup. Il avait une petite bande autour de lui, et j'ai donc fait partie de la bande à Canguilhem. Il a énormément compté pour moi. Aussi bien son enseignement que ses livres. En fait, Canguilhem a été très important pour toutes les générations qui sont passées par lui à partir de la mienne. On pourrait même dire qu'il a formé tout le monde ou presque.

LACAN Il m'a repéré au moment où il a fait une séance de son séminaire sur mon livre sur Sacher Masoch [*Présentation de Sacher Masoch*, *Minuit*, 1967]. On m'a dit, mais je n'en ai jamais su beaucoup plus, qu'il avait fait presque une heure sur mon livre. Et puis il est venu faire une conférence à Lyon, où j'enseignais alors. Il nous a fait un numéro absolument incroyable... C'est là qu'il a lancé sa célèbre formule : « *La psychanalyse peut tout sauf rendre intelligent quelqu'un d'idiot.* » Après la conférence, il est venu dîner chez nous. Et comme il se couchait très tard, il est resté très longtemps. Je me souviens : il était plus de minuit et il voulait absolument un whisky spécial. Cette soirée, c'était vraiment un cauchemar. Ma seule grande rencontre avec lui, ça a été après la parution de « *Anti-Œdipe* » [en 1972]. Je suis sûr qu'il l'avait mal pris. Il devait nous en vouloir, à Félix et à moi. Mais enfin, quelques mois plus tard, il m'a convoqué – il n'y a pas d'autre mot. Il souhaitait me voir. Et j'y suis allé. Il m'a fait attendre dans son antichambre. Il y avait plein de monde, on ne savait pas si c'était des malades, des admiratrices,

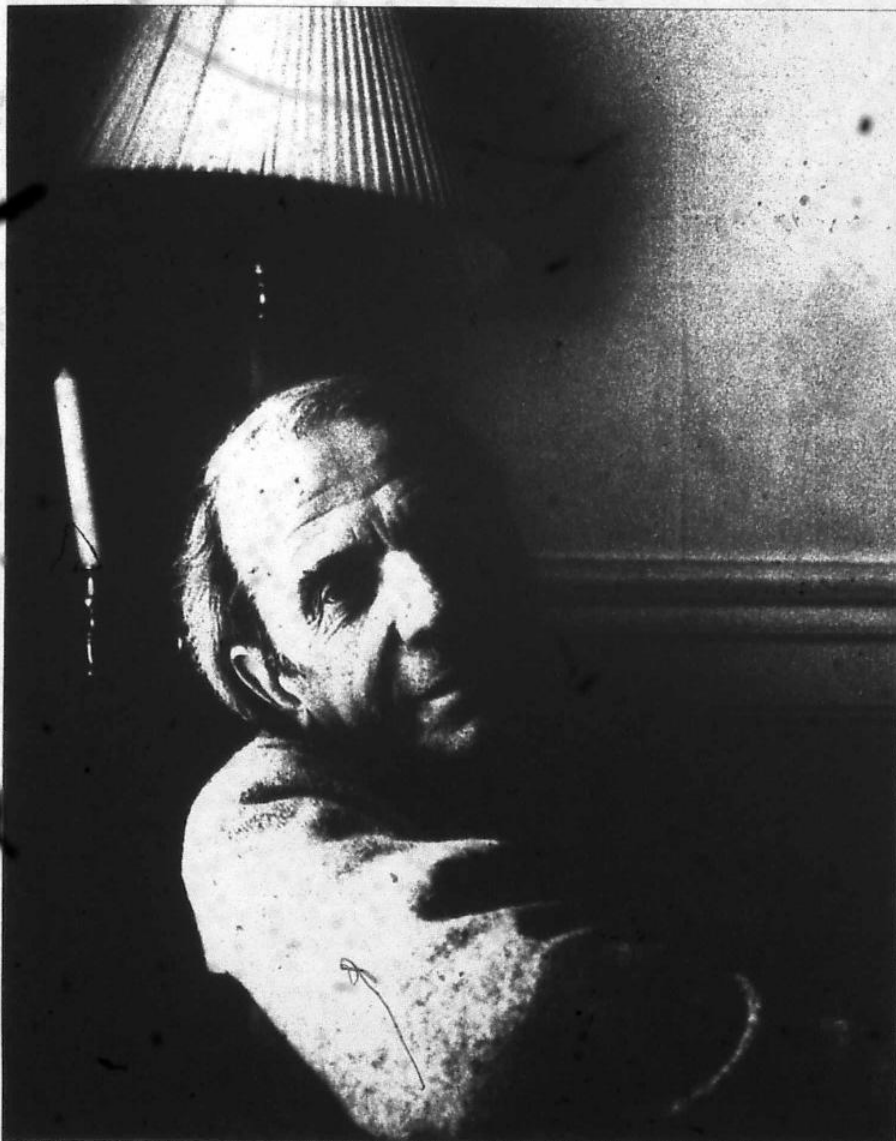
des journalistes... Il m'a fait attendre longtemps, un peu trop longtemps tout de même, et puis il a fini par me recevoir. Il m'a fait la liste de tous ses disciples, en disant qu'ils étaient tous nuls (le seul dont il n'ait pas dit du mal, c'est Jacques-Alain Miller). Je me marrais parce que je me souvenais de Binswanger racontant une scène identique : Freud lui disant du mal de Jones, d'Abraham... Et Binswanger était assez malin pour penser que Freud devait dire la même chose de lui quand il n'était pas là. Donc Lacan parlait, et tous y sont passés, sauf Miller. Et alors, il m'a dit : c'est quelqu'un comme vous qu'il me faut.

« **MILLE PLATEAUX** » Ce livre [*Minuit*, 1980] est le meilleur de ce que nous avons fait ensemble, Félix et moi. Et c'est le meilleur de tout ce que j'ai fait. Qui, je peux dire que c'est sûrement ce que j'ai fait de mieux. Ça n'a pas eu de succès, mais c'était un très beau livre, je crois. Pourquoi est-ce que cela n'a pas eu de succès ? Le livre était trop gros peut-être. Et puis surtout, l'époque n'y était plus.

MAI-68 Cette période a été très riche pour la théorie. Si je prends ce que j'ai vécu, au cours de ma vie, il y a d'abord eu une période extrêmement pauvre, je veux parler de la guerre, bien sûr. Après la guerre, il y a eu une formidable explosion culturelle et intellectuelle. Et puis ce fut le désert, dans les années 50. Et ensuite une sortie du désert, et à nouveau une époque très forte, dans les années 60 (avec la Nouvelle Vague au cinéma, et, dans la théorie, disons, pour résumer, Foucault et Lacan). A ce moment-là, ça fourmillait. Et puis actuellement, c'est à nouveau le désert. Mais ce n'est pas irréversible. Il faut distinguer deux cas : pour ceux qui ont une partie de leur travail derrière eux il n'y a pas trop de problèmes, ils peuvent continuer à écrire et traverser le désert. Mais pour les plus jeunes, c'est catastrophique : il est difficile d'arriver, de naître dans une période de désert. Pour quelqu'un de jeune qui a du nouveau à dire, la situation est vraiment très dure.

Ce qui a été très important dans cette époque dont nous parlions, les années 60, Mai-68 et les quelques années qui ont suivi – et qui est vraiment terminée aujourd'hui –, c'est ce que j'appellerais un nouveau fonctionnalisme, qui ne faisait qu'un avec la philosophie conçue comme activité créa-

DE GILLES DELEUZE



Bruno de Pinet

trice de concepts. Il s'agissait de créer des concepts qui fonctionnaient dans un champ social donné. Dans le cas de Foucault, c'est évident parce que c'est lui qui est allé le plus loin dans cette création de concepts, avec des notions comme celle de « société disciplinaire », qui est à mes yeux un concept essentiel. C'était des concepts qui fonctionnaient dans un champ d'im-

Gilles Deleuze en 1988.
« Même quand on écrit tout seul, il y a une collaboration qui se manifeste. Tellement de gens parlent en chacun de nous », disait-il, en 1993, à Didier Eribon.

manence. Et cela s'opposait à deux choses, du point de vue de la tradition philosophique : au recours à la transcendance et à une conception réflexive de la philosophie (la philosophie qui réfléchit sur).

Dans les périodes pauvres, comme maintenant, il y a toujours une restauration de la transcendance et un retour à la philosophie conçue comme une « réflexion sur ». C'est aussi un retour à la philosophie universitaire. Alors, maintenant, c'est cela qu'il faut retrouver : la philosophie comme création. Non pas « réfléchir sur » mais créer des concepts ; non pas chercher à découvrir des transcurrences, mais faire fonctionner les concepts dans des champs d'immanence.

Marx Je n'ai jamais adhéré au Parti communiste (je ne me suis jamais fait analyser non plus, j'ai échappé à tout ça). Et je n'ai jamais été marxiste avant les années 60. Ce qui m'a empêché d'être communiste, c'est de voir ce qu'ils faisaient faire à leurs intellectuels.

Et puis, je dois dire aussi que je n'étais pas marxiste parce que, au fond, je ne connaissais pas Marx à cette époque-là.

J'ai lu Marx en même temps que Nietzsche. J'ai trouvé ça génial. Et pour moi ce sont des concepts toujours valides. Il y a là-dedans une critique, une critique radicale. « L'Anti-Œdipe » et « Mille Plateaux » sont complètement traversés par Marx, par le marxisme. Aujourd'hui, je peux dire que je me sens complètement marxiste. L'article que j'ai publié sur la « société de contrôle », par exemple [repris dans « Pourparlers », *Mimât*, 1990], c'est complètement marxiste, et pourtant j'écris sur des choses que Marx ne connaissait pas.

Je ne comprends pas ce que les gens veulent dire quand ils prétendent que Marx s'est trompé. Et encore moins quand on dit que Marx est mort. Il y a des tâches urgentes aujourd'hui : il nous faut analyser ce qu'est le marché mondial, quelles sont ses transformations. Et pour ça, il faut passer par Marx.

LIVRE Mon prochain livre – et ce sera le dernier – s'appellera « Grandeur de Marx ».

PEINDRE Aujourd'hui, je n'ai plus envie d'écrire. Après mon livre sur Marx, je crois que j'envisagerai d'arrêter d'écrire. A ce moment-là, je me mettrai à peindre.

Propos recueillis par
DIDIER ERIBON
LE NOUVEL OBSERVATEUR/51